

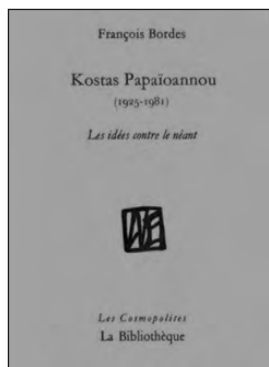
Kostas Papaïoannou (1925-1981).

Les idées contre le néant

de François Bordes

Paris, Éditions La Bibliothèque, coll. «Les Cosmopolites de la Bibliothèque»,
2015, 208 p., 14,00 €

par *Jean-Gilles Malliarakis*



C'est un petit livre fort dense que François Bordes consacre à Kostas Papaïoannou. Sa parution entreprend de corriger un processus injuste mais trop observable, d'effacement lent, étalé sur trente ans, de silence. Cet oubli discret touche d'ailleurs, dans nos sociétés, tous ceux qui ont su combattre intelligemment, c'est-à-dire tout simplement décrire, les nuisances totalitaires issues de la galaxie marxiste.

Cette récente publication ne comble pas encore entièrement le vide laissé depuis cette année 1981, où l'écrivain, l'historien, l'homme libre auquel elle est consacrée, a disparu. Elle annonce un travail plus vaste que requiert en effet cette œuvre si riche et que vont permettre les importantes archives que son épouse Héléne Aftia, en bonne historienne, a conservées et classées avant de les remettre à l'abbaye d'Ardenne près de Caen.

Son nouveau biographe en parle comme d'un «philosophe grec». L'expression sonne ici comme quelque chose d'insolite, car en général, elle renvoie à l'Antiquité; peu nombreux en effet sont les lecteurs, et moins encore les spécialistes de la Grèce moderne, qui connaissent l'immense production byzantine^[1].

On évoque donc, sous cette étiquette, un auteur parfaitement contemporain, et dont la plupart des œuvres ont été écrites et publiées en français.

Celles-ci comprennent quelques livres majeurs, plusieurs fois réédités. Mais elles englobent aussi de nombreux articles importants et stimulants, donnés à quelques revues de qualité, comme *Le Contrat social*, *Preuves*, *Est & Ouest*, toutes disparues, et comme *Diogène*, qui survit vaillamment depuis 1952. Enfin, dans les dernières années de sa trop courte vie, Kostas Papaïoannou apporta quelques contributions à *Commentaire*.

Un seul exemple de ces textes à redécouvrir: les deux articles qu'il donna en 1968 au *Contrat social* de Boris Souvarine, l'année même où cette lumineuse revue disparut.

1. Pour découvrir cette richesse trop mal connue, on se reportera à Basile TATAKIS, *Histoire de la Philosophie byzantine*, Paris, PUF, 1949.

Consacrés au sujet, à nouveau brûlant de nos jours, de « la Russie et l'Occident », ils dépassent, et de loin, bien des considérations faussement actuelles publiées ces dernières années par tant d'experts portés à une certaine poutinophilie.

La recension de ce legs et de manuscrits inédits, soigneusement conservés et archivés, offrira l'occasion d'importantes découvertes sur la résistance intellectuelle au marxisme totalitaire et à ses mensonges au cours de la seconde moitié du XX^e siècle.

Kostas Papaïoannou était arrivé en France en décembre 1945, âgé de vingt ans, au sortir de l'occupation terrible qu'avait connue son pays, et de la Résistance dans laquelle il s'était engagé à l'âge de seize ans. Il était le fils de l'universitaire Stratis Papaïoannou, directeur de l'École des hautes études industrielles et partisan de la social-démocratie. Le jeune Kostas avait milité aux côtés des communistes, dont il mesura très vite le sectarisme sanglant. Il fit partie des quelque 200 intellectuels que le grand helléniste Octave Merlier s'était chargé de faire partir vers la France sur le navire *Mataroa*. Cette phalange choisie, généralement de gauche, se révéla féconde. Elle sera illustrée par d'autres représentants.

On peut citer ainsi, en particulier, dans le registre où Papaïoannou fit connaître sa riche pensée d'homme libre, Cornelius Castoriadis (1922-1997) et Kostas Axelos (1924-2010), dont les itinéraires, quoique plus ou moins comparables, ont divergé. Tous deux critiques vis-à-vis de l'héritage marxiste, ils ne s'en éloignèrent pas avec la même intensité. Ainsi Axelos, auteur en 1959, d'un important *Marx penseur de la technique*, se trouva en opposition avec Raymond Aron qui, au contraire, fera jusqu'au bout partie des interlocuteurs, amis et soutiens de Papaïoannou.

Le propre de nombreux Grecs est de ne pas faire naturellement communauté. Outre Aron, les amis les plus notables de Kostas Papaïoannou se retrouvent en effet autour de Boris Souvarine, qui s'exprimait alors surtout dans la revue *Le Contrat social*. Il y rencontre Branko Lazitch avec qui il se liera d'amitié.

Le trait principal de son travail est ainsi défini par François Bordes : « Avec les armes de la critique et une érudition brillante, Kostas Papaïoannou a contribué à désensorceler Marx en l'arrachant à la rhétorique mortifère de la langue de bois stalinienne. »

Soulignons cependant que d'autres cordes vibrent à l'arc de notre auteur. En particulier celle de l'histoire de l'art à laquelle il consacre notamment, en parallèle avec les urgences de son temps qui le mobilisent, un monumental volume dédié à l'art grec. Maintes fois réédité, y compris en poche, ce livre témoigne de l'immense culture de son auteur.

Sur ce terrain, paradoxalement, on peut saluer l'École grecque d'autrefois, celle qui l'a formé dans sa jeunesse. Tant décriée comme bourgeoise et archaïsante, si souvent critiquée pour son attachement à l'héritage classique, considérée comme défailante dans son propre pays, elle a quand même contribué à former plusieurs générations polyglottes, toujours imprégnées d'une certaine continuité avec Byzance et, au delà, avec l'Antiquité.

Kostas Papaïoannou avait en commun avec ses camarades d'exil, venus en 1945, de parler, outre le grec ancien et le latin, cinq ou six langues contemporaines, accédant ainsi directement à Hegel, Marx et quelques autres. La chose mérite d'être soulignée car elle est devenue fort rare en France où les philosophes se divisent trop souvent sur ce point, selon qu'ils se sont frottés à l'étude du grec ou de l'allemand.

Mentionnons aussi ses liens étroits avec Octavio Paz, une amitié, une complicité remontant au Saint-Germain-des-Prés de 1946, et qui ne démentira jamais. Le poète mexicain et le philosophe grec se consacrent réciproquement, le premier *L'Arc et la lyre* et *L'Ogre philosophique*, le second son *Idéologie froide*, sans doute l'un des essais dont le marxisme sort le plus en lambeaux. Il ira voir Paz en Inde, où celui-ci avait été nommé ambassadeur de son pays^[2].

À partir de 1959, Papaïoannou développe une critique de plus en plus explicite et radicale du marxisme totalitaire. Hélas, *La Genèse du totalitarisme*^[3], premier jalon de cet itinéraire, livre publié en grec et jamais traduit, n'est pas connu du public français. Résumons-en ici le trait majeur: il s'agit d'un texte encore marqué par un marxisme dont il réalise une première critique interne. L'auteur reprend à son compte certains des soubassements économistes que Marx a empruntés aux classiques et qui caractérisent sa fausse science. La grande préoccupation de Kostas Papaïoannou est alors celle du sous-développement. La conclusion que tire notre auteur de sa réflexion l'oriente vers un socialisme certes plus libertaire que celui des appareils staliniens, sa contradiction demeurant encore de ne pas, pour autant, renoncer à l'Utopie, dont il mesure pourtant, et de plus en plus – et démontre au fil des pages – qu'elle est la source même du totalitarisme. Ceci explique qu'en Grèce, ce livre, qu'on trouve dans les bonnes librairies, figure dans les références de certains cercles gauchistes où l'on veut croire encore à la théorie de la plus-value tout en se défiant simplement de la bureaucratie de type soviétique.

À partir de ce premier écrit, Kostas Papaïoannou fera bien du chemin sans jamais renier complètement les plus légitimes intuitions de sa jeunesse, donnant sans doute un caractère plus concret aux aspirations à la liberté. Autre trait en effet, spécifique au champ politique et intellectuel grec: attribuée au camp de l'Ouest au lendemain de Yalta, déchirée par une atroce guerre civile jusqu'en 1949, la Grèce est le seul pays où cohabitaient encore, 40 ans plus tard, au moment de la fin de l'URSS, deux appareils communistes ouvertement rivaux et notoirement antagonistes: le parti «de l'intérieur», proche des thèses que l'on étiquetait alors d'«eurocommunistes», et l'autre, strictement aligné sur Moscou, que l'on appelait le parti «de l'extérieur», dirigé par les vaincus exilés, inconditionnels et dogmatiques que Staline avait recueillis. Cette ambivalence s'est maintenue jusqu'à nos jours avec Syriza,

2. Cf. entretien publié dans *Causeur* en juin 2015.

3. «Η Γένεση του Ολοκληρωτισμού», sous-titre «Οικονομική Υπανάπτυξη και Κοινωνική Επανάσταση». *Genèse du totalitarisme ou «sous-développement économique et la révolution sociale»*, Athènes, 1959.

imprégnée du communisme « de l'intérieur » et féroce­ment combattue à ce titre par le parti qui s'intitule encore communiste, et était autrefois dit « de l'extérieur ».

En 1962, penseur dialecticien, c'est à la présentation de Hegel que Kostas Papaïoannou s'attache^[4].

En 1965, c'est très naturellement qu'après Hegel, il publie un recueil majeur d'auteurs marxistes^[5], florilège pratiquement indispensable à quiconque veut suivre la trace de ce système.

Jusqu'en 1966, il publie dans *Diogène* une série d'articles qui précisent ses vues personnelles, anticipatrices de nos regards sur la Modernité. Il y oppose l'homme moderne entièrement historique, et l'homme grec, inscrit dans son rapport au cosmos éternel. Apparaît ainsi son idée maîtresse d'une « consécration de l'Histoire »^[6].

En 1967 dans la remarquable petite collection créée par Jean-Jacques Pauvert c'est, avec *l'Idéologie froide*, un pamphlet pertinent et ravageur qu'il rédige contre le marxisme^[7].

L'année 1968 lui donne l'occasion d'intervenir au cours de deux crises majeures qui ébranlèrent le système communiste. Le Printemps de Prague permet au cinéaste Albert Knoblér de rassembler les archives filmées de la Tchécoslovaquie, à partir de ce qu'on appelle le Coup de Prague de 1948 : ce sera « Le Bonheur dans 20 ans » dont Kostas Papandréou écrit la trame historique. Le film rencontrera un échec ressenti comme tragique par son réalisateur, totalement désavoué par la critique. Il valait mieux alors avoir tort avec Jean-Paul Sartre que raison avec Raymond Aron.

C'est aux côtés de ce dernier, son ami, qu'en 1968 il se mobilisera le 30 mai. Quelques années plus tard, en 1981, malade et bientôt mourant, notre auteur se souviendra quand même qu'un certain François Mitterrand avait été, sans doute dans une autre vie, l'un des rares hommes politiques français à avoir collaboré à la revue *Preuves*.

Restera un jour à approfondir les raisons des distances qui le séparèrent de la génération suivante, celle qui apparaît au cours des années 1970, celle dite des Nouveaux Philosophes, qui rompirent avec l'extrême gauche maoïste, en particulier sur la question des Droits de l'Homme.

Sur le point essentiel des libertés humaines, sans doute notre « philosophe grec » ne les avait pas attendus. Au-delà d'une affaire de génération, de culture ou même de style, l'écart de fond porte sur le diagnostic : les crimes totalitaires du XX^e siècle ne sont pas des accidents de l'Histoire. Ils ont bien été commis sous l'emprise des dogmes de Marx et des mots d'ordre de Lénine, à l'étude de quoi Kostas Papaïoannou consacra plus de vingt ans de travail.

4. Kostas PAPAÏOANNOU, *Hegel, présentation, choix de textes, bibliographie*, Paris, Seghers, 1962.

5. *Marx et les marxistes*, textes choisis et présentés par Kostas PAPAÏOANNOU, 1965.

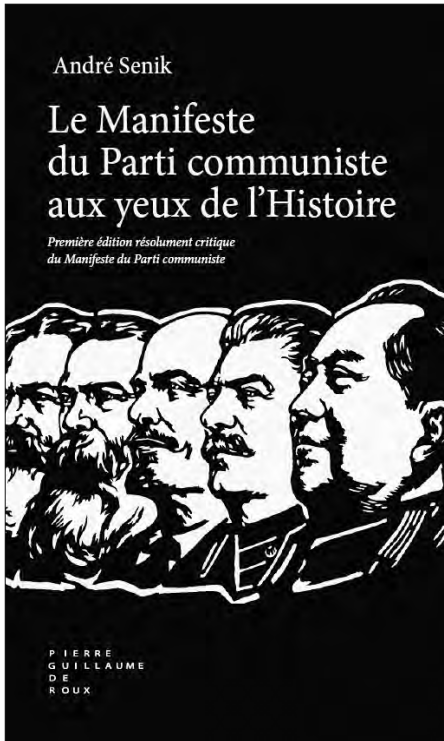
6. Titre sous lequel ces articles rassemblés ont été publiés par Ivrea en 1983.

7. *L'Idéologie froide: essai sur le dépérissement du marxisme*, Pauvert, Les Iconoclastes, 1967; nouvelle éd., Paris, éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2009.

VIENT
DE PARAÎTRE

André Senik vient de faire paraître
Le Manifeste du parti communiste aux yeux de l'Histoire

Paris, Pierre Guillaume de Roux, 2015, 320 pages, 23,50 €



EN PUBLIANT LE *MANIFESTE* du parti communiste en 1844, Karl Marx crée le mouvement communiste et lui donne sa feuille de route pour la révolution mondiale qui devra renverser la société fondée sur les principes de 1789.

« Les communistes proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tout l'ordre social passé. »

À partir d'Octobre 1917, tous les États communistes en font leur unique évangile. Est-il la source et la cause de ce qu'ils ont fait en son nom? N'a-t-il pas été détourné et trahi par des disciples infidèles, Lénine en tête? Était-il ambigu et ouvert à des interprétations opposées?

Seule une analyse critique et sans complaisance de ce texte de 21 pages peut faire apparaître les conséquences dont il est porteur, et donc responsable.

Éluder cette analyse, ce serait manquer au devoir de vérité envers l'immense armée des spectres du communisme.

Or, aucune des publications de ce best-seller absolu du XX^e siècle n'a jamais procédé à cet examen.

Ceci est la première édition résolument critique du *Manifeste du parti communiste*.

Qu'on adopte ses conclusions ou qu'on les récuse, la discussion sur la responsabilité de Marx et de son *Manifeste* devra désormais porter sur la lettre et l'esprit de son texte même.